

J.-B. CAVAILLÈS,

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE
ET PROFESSIONNELLE DE SAINT-FONS,
CONSEILLER GÉNÉRAL DU TARN,
ADJUDANT À L'ÉCOLE D'AVIATION
DU CAMP D'AVOIR.



L'ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

D'APRÈS

LES LEÇONS DE LA GUERRE



BOURGES

IMPRIMERIE VEUVE TARDY-PIGELET & FILS

15, RUE JOYEUSE, 15

—
1916



A M. G. Deherme,
pour le renvoyer à sa
brochure "Le Devoir de l'homme
et de l'indigent", que j'ai
apprécié à sa juste valeur.

Hommage empâté,

J. Corcius

Avond, le 13 août 1916.

A. L. ...
...
...
...

...

...

J.-B. CAVAILLÈS,

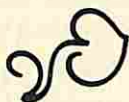
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE
ET PROFESSIONNELLE DE SAINT-PONS,
CONSEILLER GÉNÉRAL DU TARN,
ADJUDANT A L'ÉCOLE D'AVIATION
DU CAMP D'AVOR.



L'ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

D'APRÈS

LES LEÇONS DE LA GUERRE



BOURGES

IMPRIMERIE VEUVE TARDY - PIGELET & FILS

15, RUE JOYEUSE, 15

—
1916

L'ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

Le rôle de l'école est de former des citoyens responsables et capables de participer à la vie de la cité. Elle doit transmettre les valeurs fondamentales de la République et préparer les élèves à affronter les défis du monde moderne.

L'ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

Il s'agit de préparer les élèves à devenir des citoyens actifs et responsables, capables de participer à la vie de la cité.

30

Le rôle de l'école est de former des citoyens responsables et capables de participer à la vie de la cité. Elle doit transmettre les valeurs fondamentales de la République et préparer les élèves à affronter les défis du monde moderne.

L'ENSEIGNEMENT DE DEMAIN

D'APRÈS

LES LEÇONS DE LA GUERRE

AVANT-PROPOS

J'ai profité des rares loisirs que me donne ma situation militaire actuelle pour consigner dans cette brochure quelques-unes de mes idées sur l'enseignement de demain, tel qu'il m'apparaît, d'après les leçons de la guerre. Question délicate et importante s'il en fut !

La guerre va tout modifier. C'est dire que l'enseignement, base de l'édifice politique, économique et social sera modifié lui-même dans son esprit et dans ses tendances.

Comment et dans quelle mesure ?

Voilà ce que j'examine à grands traits, en m'attachant tout particulièrement à l'enseignement primaire supérieur et professionnel, c'est-à-dire à celui qui, transformé et mieux adapté aux besoins du pays, prévaudra après les hostilités. J'indique son caractère ; je montre son utilité ou, plutôt, sa nécessité absolue, intimement liée à l'avenir de notre Patrie.

Je me suis efforcé de faire preuve, dans mes appréciations, d'indépendance d'esprit et d'impartialité. Je me

suis d'autant plus surveillé au point de vue de l'impartialité que je suis moi-même directeur d'Ecole primaire supérieure et professionnelle — non, d'ailleurs, d'une Ecole telle que je la conçois pour demain.

J'ajoute qu'en écrivant cette brochure, je n'ai eu nulle prétention excessive sur sa portée dans l'enseignement. Au plaisir que j'ai éprouvé d'exprimer mes idées à ce sujet, s'ajoute celui de pouvoir offrir à mes chefs un hommage de respectueux dévouement et à mes amis un cordial souvenir. Rien de plus.

J.-B. C.

Camp d'Avord, juin 1916.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Je n'apprendrai rien aux esprits réfléchis et qui ont quelques connaissances historiques, en affirmant que les collectivités sont soumises aux mêmes lois d'évolution que les individus et que, tout comme les individus, elles ont leur vie, qui n'est pas éternelle : elle naissent, vivent et meurent. Les Grands Empires Assyrien et Babylonien ont disparu ; la Grèce a disparu ; Rome a disparu, pour ne prendre des exemples que dans l'antiquité. C'est également le sort qui attend les peuples modernes, au fur et à mesure de leur degré de civilisation. Les peuples les plus brillants de la terre disparaîtront à leur tour, remplacés par d'autres, plus jeunes et plus robustes. Pourquoi ? Parce que les peuples jeunes ont leur force naturelle intacte et qu'ils la dirigent instinctivement vers un vague idéal de bien-être, qu'ils pressentent et dont la réalisation est pour eux une nécessité parfois lointaine, mais une nécessité. L'avenir est à eux, pour un long temps, parce qu'ils peuvent lutter et qu'ils luttent. Et, tôt ou tard, ils triomphent des peuples opulents qui, ne se surveillant plus, ne cherchent pas à réagir contre la paresse qui les guette pour engourdir leur esprit d'initiative, faire naître en eux le goût des plaisirs du corps ; contre la paresse qui les mène tout droit à l'amollissement des cœurs et des caractères, c'est-à-dire à leur perte irrémédiable. On ne saurait être et avoir été.

Cependant, pas plus que les hommes pris isolément et dont on conserve longtemps le souvenir, les peuples ne disparaissent tout entiers. Ils passent à d'autres le

flambeau de leur génie. La Grèce l'a passé à Rome ; Rome l'a passé aux Gaules et au monde entier. La Grèce et Rome se survivent à elles-mêmes dans l'esprit humain reconnaissant.

Mais quelle que soit, pour les peuples civilisés, la séduction de semblable perspective de survie, il importe qu'ils réagissent de toutes leurs forces contre la loi fatale de l'évolution, pour en retarder le terme dans la mesure où il leur est loisible de le faire. C'est à pareil retard — peut-être de plusieurs siècles — qu'ils doivent énergiquement s'appliquer. Ils le peuvent et ils le doivent. Ils le peuvent, car l'énergie humaine trouve en elle-même des trésors presque inépuisables : le malade triomphe souvent de son mal, même grave, à force de volonté. Ils le doivent dans leur propre intérêt, la vie étant pour eux, en somme, la satisfaction de leur tendance naturelle la plus marquée. Ils le doivent encore et surtout dans l'intérêt général de l'humanité, qui bénéficie de la sorte d'une plus longue et plus brillante civilisation.

Or, qu'avons-nous fait jusqu'ici, nous, Français, pour nous ménager ce retard si précieux ? Au point de vue intellectuel, nous nous sommes nourris de belles choses : d'art, de littérature, de musique avec, trop souvent, des raffinements regrettables, indices certains d'une certaine fatigue d'esprit ; nous nous sommes trop souvent nourris de chimères et trop souvent nous avons rêvé ! — Au point de vue moral, comme conséquence du rêve, nous avons laissé notre corps obéir aux caprices, aux folles extravagances de notre esprit et, peu à peu, esprit et corps entraînés dans le même abîme de plaisir et de concupiscence ont marqué notre race au sceau de la débilité. Nous avons rêvé, cependant qu'à nos côtés

d'autres peuples, plus jeunes, travaillaient pour se fortifier et grandir. Nous avons rêvé, nous, peuples d'artistes, à l'ombre du culte du veau d'Or allemand, plus que jamais debout sur le monde contemporain. Nous avons rêvé à côté des réalités économiques les plus tangibles et les plus saisissantes. Et tandis que nos enfants commençaient leur rêve, dès l'École, sur les ailes des humanités françaises, les Allemands initiaient les leurs aux connaissances positives. Et tandis que l'imagination des jeunes Français s'exaltait à des lectures parfois très belles, mais quelque peu en l'air, peut-être ; à des lectures souvent pernicieuses sous des apparences artistiques, l'esprit du jeune Allemand s'appliquait à un travail sérieux, méthodique, plein de promesses pour l'avenir économique de son pays. Nous préparions des dilettanti. L'Allemagne préparait des hommes d'action.

Finis le rêve et le dilettantisme !

Pour réagir, il est nécessaire de refondre notre enseignement national et de l'orienter nettement vers les réalités, les nécessités contemporaines qui nous enserment, qui nous étreignent ; vers les réalités qui, seules, peuvent redonner au pays la vigueur économique dont il a si grand besoin et à l'enfant les prédispositions de sérieux, de méthode, d'ordre, d'application au travail qui sont les meilleures garanties de sa force et de sa santé morale.

CE QU'ON A FAIT, JUSQU'ICI, DANS CET ORDRE D'IDÉES, EN MATIÈRE D'ENSEIGNEMENT

Qu'a-t-on fait, jusqu'ici, dans cet ordre d'idées ? On a d'abord créé — c'est d'un bon sentiment — dans un but de propagation et de diversité de l'instruction, un trop grand nombre d'écoles : Ecoles primaires ; Ecoles primaires supérieures et professionnelles ; Ecoles pratiques de commerce et d'industrie ; lycées, collèges, etc., sans compter une foule d'écoles d'application. Quelques-unes d'entre elles ont leur raison d'être, pour la progression de l'instruction et son adaptation aux diverses sortes d'esprits et aux diverses exigences sociales, ainsi qu'à notre actuelle conception des besoins économiques du pays. Mais d'autres paraissent superflues, à tout prendre, inutilement coûteuses, par conséquent, et même dangereuses au point de vue de l'unité et de l'union nationales. Par exemple, pourquoi un enseignement primaire supérieur et un enseignement secondaire ? N'est-ce pas pour donner aux enfants de France une formation intellectuelle différente et pour maintenir entre eux, en fait, une barrière de préjugés sociaux presque infranchissable, au moment où, moins que jamais, le pays a besoin d'être divisé ? Il ne devrait y avoir qu'un enseignement : celui qui, tout en formant le cœur et ornant l'esprit, se préoccuperait au moins autant de mettre les hommes en état de gagner leur vie au plus vite et de contribuer de la manière la plus rapide et la plus efficace à la prospérité de la nation.

Or, ce n'est pas l'enseignement secondaire qui peut nous permettre d'atteindre ce but, parce qu'il n'est ni

assez pratique, ni assez adapté, par conséquent, aux contingences de la vie contemporaine. J'ajoute que les établissements d'enseignement secondaire pullulent et que leur utilité, dans nombre de petites villes, ne se fait nullement sentir, sinon pour donner satisfaction à l'amour-propre local. Je constate, enfin, qu'au point de vue des finances, ces établissements, en nombre vraiment excessif, constituent une dépense qui pourrait mieux trouver sa place ailleurs.

COMMENT ON DEVRAIT CONCEVOIR L'ENSEIGNEMENT

Et d'abord, comment doit-on concevoir l'élève ? — Il ne faut pas un enfant pâle, aux longs cheveux épars, selon l'expression consacrée, au regard toujours levé vers quelque lointaine et perpétuelle é légie. Il ne faut pas un enfant mort, nature morte se traînant péniblement dans l'étude du grec et du latin, langues encore plus mortes que lui. Non que le grec et le latin ne comportent leurs beautés, que personne ne conteste. Mais ces langues représentent le passé, absorbent beaucoup de temps, donnent de médiocres résultats. « On sait du grec ; on ne sait pas le grec. » Quelqu'un l'a dit, qui savait ce qu'il disait. Une bonne traduction a, sans doute, moins de charme que l'étude directe de la langue elle-même ; mais elle a l'inappréciable avantage d'éviter d'inutiles efforts et d'économiser un temps précieux et qui peut être mieux employé ailleurs. Laissons le grec et le latin (j'entends l'étude approfondie de ces langues), aux rentiers fatigués physiquement, mais épris de culture classique ; aux infirmes à l'esprit pénétrant et

délicat ; si l'on veut, aux poètes, compagnons supraterrrestres de la beauté idéale ; en un mot, à tous ceux qui sont particulièrement aptes à donner à la vie, de temps à autre, un reflet de parure, jour de fête attendu après un long travail.

Il faut à la France de demain un garçon découpé, musclé par les exercices physiques appropriés au développement de son corps dans son ensemble harmonieux ; un élève qui recherche dans la littérature et l'histoire ce qu'elles renferment l'une et l'autre d'expérience humaine et de vérité, sans en éliminer les beautés principales ; qui apprend les langues modernes — les vraies langues —, celles qui sont utiles et même indispensables ; qui aime le travail manuel sous toutes ses formes et le pratique pour l'aimer ; qui se passionne pour l'étude des sciences, mais dans leur application à l'industrie, au commerce, à l'agriculture ; qui se prépare, en un mot, à vivre d'une vie normale et dans son milieu, lequel doit être celui du travail. Pour être utile à son pays, il faut être avant tout de son temps. — A vrai dire, on a réalisé d'énormes progrès, jusqu'ici, au point de vue des exercices physiques ; on en a réalisé de bien moindres, en ce qui concerne l'adaptation de l'enseignement à la production de la richesse publique.

Point de maître pédant, instrument ridicule d'une déplorable routine, ennemi né de toute initiative, donnant tout le long de sa carrière à peu près mêmes devoirs et mêmes leçons ; ayant, non l'allure vigoureuse et naturelle d'un homme, mais la mine falote d'un marchand de science, de *sapience*, avec sa tête penchée sur l'épaule, comme lourde et déséquilibrée sous le poids d'un amas informe de connaissances livresques : professeur de

mathématiques qui déduit par habitude et sans aucun effort dans la démonstration de théorèmes où pas une lettre n'est changée ; mécanique détendue qui tourne à vide dans l'abstrait ; esprit souvent incapable, sans tâtonnements, de cuber un tronc d'arbre, de jauger un fût de vin, de mesurer du terrain ; — professeur de chimie qui vit au milieu des formules cabalistiques du tableau noir, au milieu des fumées opaques des expériences de laboratoire — toujours les mêmes, — comme jadis l'alchimiste vivait au milieu de ses cornues, et qui ne connaît rien ou presque rien des applications de la chimie ; qui fait une savante leçon sur l'acide acétique et ne sait ni fabriquer un litre de vinaigre, ni décrire avec précision le moyen employé dans nos grandes usines pour semblable fabrication ; qui est capable de parler longuement des propriétés de l'acide sulfureux et se montre embarrassé pour éteindre un feu de cheminée ; qui vante les effets de l'ammoniaque et ne sait pas cautériser une plaie ; qui s'étend avec complaisance sur le chlore et n'a aucune idée précise du blanchiment industriel. Bref, celui-là vit aussi dans son rêve, à sa façon, et son esprit s'engourdit, peu à peu, à l'ombre d'une science en formules, inconsistante, vaporeuse, alors que la vraie science d'aujourd'hui doit être la clarté, la précision même de la connaissance organisée, appliquée à la prospérité nationale.

Formons des maîtres alertes de corps et d'esprit, allant puiser en effet dans la science les lumières indispensables au développement moderne, intensif et pratique de la vie, non des maîtres d'un autre âge.

Que dire du chef d'établissement ?

Il ne faudrait point de spécialiste. Un spécialiste ne

ne sort guère de sa spécialité et n'embrasse peut-être pas d'un coup d'œil assez sûr ni assez dégagé de toute prévention l'ensemble de son œuvre. Un mathématicien songe à ses mathématiques ; un physicien songe à sa physique ; un littérateur ou un littéraire songe à sa littérature. Mais il faudrait un homme ayant une forte culture générale, à l'esprit assimilateur et vigoureux à la fois, capable de s'instruire dans les livres et de se libérer de leur servitude ; un esprit philosophique, réfléchissant au sens de la vie, doué d'une pénétration naturelle en ce qui concerne la connaissance des enfants et des hommes, susceptible, par cela même, de les bien diriger ; un homme d'initiative, à l'activité calme et méthodique, non agitée et brouillonne ; aux vues assez lointaines, enfin, pour suivre dans la vie, par de-là son Ecole, ses élèves devenus grands, dispersés et tous appliqués, à des titres divers, à l'œuvre admirable du relèvement national. Cet homme, on le trouve, mais à condition de l'examiner non pas absolument d'après des compositions et des examens, vestiges d'un mandarinat quelque peu suranné ; non d'après une demande transmise par la voie hiérarchique, suivie d'une longue énumération de titres impressionnants et alourdie du poids d'un dossier copieux, où figurent longuement les années de services ; mais à condition de le voir de près, de l'apprécier enfin à sa juste valeur. Se connaître en hommes, quel don précieux pour un chef à qui incombe le soin des nominations ! Mettre chacun à sa place et l'homme qui convient à la meilleure place, quel mérite pour lui et quel avantage pour le pays, déjà privé d'utiles concours, surtout quand il s'agit de la préparation de la jeunesse à son rôle économique et social !

En résumé, à temps nouveaux, pour élèves, maîtres ou chefs, mentalité nouvelle.

DES DIVERSES ECOLES D'ENSEIGNEMENT

C'est d'abord l'Ecole primaire, qu'il faut nécessairement maintenir parce qu'elle est la base de l'enseignement national, mais en donnant à son enseignement un caractère plus pratique et mieux adapté à la formation de l'esprit moderne et au rôle que la jeune fille devenue femme, le garçon devenu homme sont destinés à jouer l'un et l'autre dans la France de demain.

Pour les filles, de la littérature et du chant, afin d'orner leur esprit et de former leur cœur ; non une littérature savante et quintessenciée, mais une littérature simple, claire, saine, une poésie qui exprime une idée, indique un devoir à remplir, comporte une leçon de dévouement et de solidarité, inspire une tenue morale plus que jamais nécessaire; un chant prenant, sans complications musicales, au travers duquel passe un souffle de pitié, d'admiration ou d'enthousiasme et qui répond à l'idéal de la jeune fille, généreuse de sentiments et riche d'imagination. — Des leçons d'histoire, mais rares et fortes, de celles qui font connaître par grandes et principales périodes, sans afflux de dates, de règnes ou de constitutions la formation de notre France, son évolution, à travers les siècles, vers l'unité ; de celles qui suscitent en nous l'amour de la liberté, l'amour du bien-être sans excès, fruit du travail séculaire de nos aïeux. — Une géographie moins étendue que précise, où le détail ne submerge par l'essentiel, où la France et ses colonies apparaît dans ses beautés naturelles, dans ses ressources variées, dans

son travail incessant ; où elle apparaît, toutefois, avec ses deux tares actuelles : une population faible ; une industrie, une agriculture au-dessous de celles des autres peuples d'Europe ; un commerce trop restreint. — Des sciences, mais élémentaires, précises et appliquées : une histoire naturelle qui soit la base solide de leçons pratiques d'agriculture, d'horticulture et d'élevage ; qui montre la vertu des plantes médicinales. Une physique et une chimie très simples, s'adaptant aux connaissances usuelles indispensables à une bonne ménagère (eau, lait, air principalement) ; s'adaptant encore à une hygiène dont on ne saurait se passer sans de graves inconvénients (propreté du corps, du linge, aération des appartements, désinfection des locaux après une maladie, soins à donner en cas de chute ou en cas de blessures). C'est prodigieux, les progrès qu'ont réalisés depuis cette guerre les jeunes infirmières au point de vue de l'habileté dans les pansements ! Elles ont plus appris en quelques jours de pratique qu'elles n'auraient retenu en plusieurs années de théorie. — De l'arithmétique, enfin, mais une arithmétique sans trop de démonstrations abstraites, réduite aux règles les plus usuelles, à la catégorie des problèmes qui se présentent le plus souvent, avec données prises non dans l'imagination d'un auteur, mais dans la réalité même ; surtout, du calcul mental, habitude mécanique de l'esprit très précieuse dans la vie courante. Il est vraiment risible de voir une jeune fille sortie des Ecoles prendre un carnet et un crayon à chaque instant pour faire une opération usuelle. Combien plus habiles sont les femmes sans instruction, habituées au commerce et qui, sans papier et sans crayon trouvent une réponse plus rapide et, souvent, plus exacte !

Ne négligeons pas le travail manuel qui doit être l'objet, au contraire, de tous nos efforts et de tous nos soucis. Pas de travail d'enseignement ménager, qui ne rime à rien, à l'Ecole primaire : ce n'est pas parce qu'une jeune fille balaie la salle de classe ou apprend, dans un livre, la meilleure manière de préparer un bon déjeuner, qu'elle devient apte à faire plus tard et son ménage et sa cuisine : balayer n'est pas faire le ménage ; apprendre la cuisine dans un livre, même faire quelque cuisine à l'Ecole, ce qui supposerait du temps et un peu d'argent, d'ailleurs, ce n'est pas faire la cuisine. L'initiation scolaire aux soins du ménage en général est une initiation pour rire et sans portée : pour préparer un bon plat et pour bien nettoyer un appartement, rien ne vaut la mère et rien ne vaut la maison. Le reste vient par surcroît, l'esprit de la jeune fille s'appliquant naturellement, par hérédité et par nécessité, à ce genre d'occupations. — Mais exerçons la jeune fille à la couture, dès l'Ecole primaire ; à la couture que la maman ne peut toujours enseigner, faute de temps et, parfois, à la campagne surtout, faute de compétence ; exerçons-la à la broderie, qui développe le goût de la jeune fille et retient plus tard la femme dans son intérieur ; habituons-la à dessiner elle-même et au préalable les objets qu'elle doit broder, avec un souci de la précision qui ne doit pas exclure une certaine élégance. Mettons-lui en mains un fer à repasser, le repassage étant trop négligé, en général, dans nos campagnes et trop souvent laissé aux soins de spécialistes, au détriment du linge et de la tire-lire. Il importe, en effet, d'habituer de bonne heure la jeune fille à l'économie, économie revêtant toutes les formes qu'elle peut prendre dans un ménage bien tenu, et qui

sont infiniment nombreuses : n'oublions pas que la paix du ménage réside souvent dans le bien-être — tout au moins relatif — et que, d'autre part, la France a besoin de combler un énorme déficit occasionné par la guerre.

En un mot, l'essentiel, dans l'éducation et l'instruction de la jeune fille, c'est de la préparer à son rôle de femme digne, à l'esprit délicat et pratique à la fois, compagne affectueuse, fidèle et dévouée de l'homme, bonne éducatrice de ses enfants, par son exemple surtout ; capable, par ses qualités d'ordre, de travail, d'économie, de contribuer au bien-être et à l'union du ménage, c'est-à-dire au bien-être et à l'union du pays. Tel est le noble idéal que doit se proposer de réaliser l'École chargée d'élever la femme de demain.

Pour les garçons, même programme, avec une adaptation plus spéciale à leur tempérament et au rôle qu'ils sont destinés à jouer au double point de vue social et économique.

Principalement, une littérature d'idées ; un chant viril par dessus tout ; une connaissance sûre des grands hommes qui ont contribué à la prospérité, à la grandeur de la France ; le culte de la piété que doit nous inspirer l'effort que nos pères ont fait, à travers les siècles, pour améliorer notre sort. — Une géographie simple, précise, vivante, qui permette de joindre à la connaissance du sol, par des lectures appropriées à défaut de voyages, par des vues, l'amour de ce même sol ; qui donne une idée exacte de ses richesses naturelles et nous stimule par là-même à le féconder par notre travail. En sciences, une géométrie simple et pratique, sortant du domaine exclusif de la démonstration pour descendre dans celui de l'applica-

tion : une géométrie d'arpentage, de cubage, de mesures, dont la connaissance est nécessaire chez soi et à la campagne principalement; une géométrie complétée par des dessins appropriés, rapides, précis, des croquis côtés nets et exacts. — Une arithmétique également moins théorique que pratique. L'arithmétique, surtout, est abstraite dans ses démonstrations. Allons à la pratique : jaugeage, règles d'intérêt, nombreuses règles de trois en général ; calcul mental par dessus tout, d'une utilité encore plus grande pour les hommes que pour les femmes. Une physique, une chimie, une histoire naturelle appropriées à l'agriculture. Point de longues formules : des faits pour la physique (eau, air, lumière, son) ; des faits pour la chimie (soufre, chlore, décolorants, principaux acides ou bases utilisés dans l'industrie) ; des faits pour l'histoire naturelle (organes de la plante, fécondation, propriétés médicinales des plantes les plus connues) ; des faits pour l'agriculture surtout (sol, sa composition, aspect et analyse, si possible, des divers terrains de la commune, engrais convenant à ces terrains) ; expliquer les effets de l'aération de la racine des plantes, les effets des assolements, etc, etc.; compléter ces explications, déjà très pratiques et suivies d'expériences, dans la mesure où on le peut, par un travail méthodique au jardin de l'école, par des visites sérieuses, avec compte-rendu exact, dans les usines de la localité, voilà qui paraît sensé et utile. N'allons pas au-delà : pas de comptabilité commerciale proprement dite : on peut initier l'enfant de l'Ecole primaire à la comptabilité en général, à propos d'arithmétique ; préciser davantage serait du temps perdu et le temps est précieux, la durée de la scolarité étant relativement courte, dans nos écoles du

premier degré. D'ailleurs, la comptabilité commerciale s'apprend surtout dans le commerce. — Pas de dactylographie, pour les mêmes motifs. Pas davantage de travail manuel proprement dit (bois et fer) : l'ouvrier se forme chez le menuisier ou chez le serrurier. On pourrait dire de même, il est vrai, pour supprimer tout travail agricole à l'Ecole primaire, que l'agriculteur se forme chez l'agriculteur et qu'il est donc inutile de façonner l'élève à la pratique agricole, en effet, dès l'Ecole primaire. L'argument ne porterait pas.

A première vue, on peut se demander pourquoi il paraît utile de maintenir à l'école le travail de la terre et de supprimer le travail manuel (bois et fer notamment). L'explication de cette apparente anomalie, la voici : l'agriculture est routinière ; il faut qu'elle soit fécondée par la science, d'où les connaissances scientifiques données à l'enfant à ce sujet ; mais, d'autre part, ces connaissances scientifiques spéciales se classent mieux et s'ancrent mieux dans son esprit, si elles justifient de leurs effets dans une application immédiate et pratique ; le travail agricole semble donc s'imposer à nos jeunes élèves, dès l'Ecole primaire, d'autant plus qu'il comporte peu de difficultés, au moins sous forme d'expériences.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne le travail du bois et du fer. Ici, la routine est moindre ; on pourrait presque aller jusqu'à dire qu'il n'y a pas de routine ; d'autre part, les ouvriers spécialistes en ces matières sont moins nombreux que les agriculteurs ; enfin, l'apprentissage d'un métier nécessite une longue durée. Ce n'est pas l'Ecole primaire qui peut initier au métier : ou l'initiation est sérieuse, et elle constitue une dépense

de temps qui n'est pas en rapport avec la durée de la scolarité; ou elle ne l'est pas et tout est à refaire quand l'enfant se présente à l'apprentissage, parfois avec de mauvaises habitudes professionnelles déjà contractées. Dans les deux cas, mieux vaut s'abstenir de toute initiation à ce sujet. — Quant à l'agriculteur, il apprend facilement chez lui, une fois sorti de l'Ecole primaire, à se servir de la scie, du rabot et du marteau, avec une suffisante adresse pour faire les réparations les plus élémentaires et les plus urgentes aux outils ou instruments de la ferme les plus usuels et qui ne nécessitent pas absolument l'intervention d'un spécialiste. D'un mot, nous pensons qu'il est bon de limiter le travail manuel de l'Ecole primaire, et de n'avoir recours à lui que dans la mesure où il peut efficacement préparer l'avenir de l'enfant.

Pour nous résumer, l'Ecole primaire doit viser à donner au pays des hommes capables de le servir par leur vigueur physique et leur esprit pratique d'initiative à la fois; par l'amour qu'il leur inspire et qui résulte de la connaissance de son passé et de la conscience nette de ses glorieuses destinées; des hommes d'action, vibrants d'énergie patriotique, unis pour donner à la France, si cruellement éprouvée mais victorieuse quand même, et pour de longs siècles encore, la gloire qu'elle mérite. Cette œuvre admirable peut et doit être ébauchée par le peuple et dépend du peuple. A l'Ecole primaire, à l'école du peuple de veiller !

COURS COMPLÉMENTAIRES

On pourrait les conserver, mais seulement dans le but de parfaire l'œuvre de l'École primaire et au sortir de cette école, pendant un an. A partir de treize ou quatorze ans, au plus, l'enfant qui est destiné à travailler soit à l'atelier, soit aux champs devrait quitter l'école. Qu'arrive-t-il avec les Cours Complémentaires actuels? C'est que ce même enfant, durant plusieurs années reste encore à l'école de certains villages importants, au cours complémentaire. Et là, il apprend peu à peu à se diriger du côté des examens et du fonctionnarisme, les examens, à commencer par l'idéal brevet, semblant être le but suprême et de l'élève et du maître. Voilà l'écueil. Il faut l'éviter.

ECOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES ET PROFESSIONNELLES

De l'école primaire l'enfant, selon ses aptitudes, ses goûts, la situation de sa famille passe, s'il y a lieu, à l'École primaire supérieure et professionnelle; non pas à l'École primaire supérieure et professionnelle telle qu'elle existe aujourd'hui, exactement, mais à une école plus importante et plus large, embrassant d'abord un enseignement général et professionnel précis, d'une durée de trois ans environ, pour les filles comme pour les garçons, donné indistinctement à tous les élèves — dans des établissements différents s'entend, selon le sexe —, à tous les enfants — et ce serait le plus grand nombre — destinés à rentrer chez eux, dans leur famille,

au plus tôt ; puis, un enseignement s'étendant, pour les filles et pendant deux années d'études supplémentaires, à la préparation à la carrière de l'enseignement primaire et primaire supérieur ; — pour les garçons, pendant deux années d'études supplémentaires également, à la préparation soit aux carrières de l'enseignement primaire et primaire supérieur, soit aux carrières de l'enseignement supérieur proprement dit par les Facultés, soit aux carrières dites libérales, par les Facultés également, soit enfin à la préparation des Ecoles d'application.

Si nous limitons la période de la durée supplémentaire des études, à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle de filles, à la préparation à la carrière de l'enseignement, c'est à bon escient. C'est pour éviter d'envenimer et d'agrandir cette plaie sociale qu'on appelle le fonctionnarisme des femmes. La femme qui ne reste pas dans sa famille, dont elle est la pierre angulaire, n'est pas à sa place et porte le plus gros préjudice au pays. Il faut qu'elle soit femme toujours et mère autant que possible. Voilà son rôle. Il est assez beau pour qu'il soit envié. Et ce rôle n'est guère compatible avec celui de la femme fonctionnaire, sauf peut-être dans l'enseignement, où l'institutrice peut vivre au milieu des siens, dans une certaine mesure. D'ailleurs, pour élever les jeunes filles, tout au moins, l'institutrice obtient plus de résultats que l'instituteur ; ce n'est pas que sa double tâche ne soit ardue : être toute à sa maison et toute à son école, c'est difficile et c'est fatigant ; mais enfin, on se trouve en présence d'une nécessité et il faut s'incliner. Toutefois, cette nécessité en matière d'enseignement doit rester une exception pour la femme. Hors de l'enseignement,

point de fonctionnarisme féminin. Si les hommes ne suffisent pas — et les hommes fonctionnaires sont déjà trop nombreux —, que l'on cherche et que l'on trouve des combinaisons pour simplifier la fonction : c'est peut-être possible. Mais qu'on laisse — sauf l'exception prévue — la femme chez elle : notre avenir est à ce prix. Voilà pourquoi, dans les Ecoles supérieures de filles, nous ne voulons que des études générales et positives déterminées, d'une courte durée, destinées à toutes les jeunes filles dans leur ensemble et qui fréquentent ces écoles excepté, comme compléments, des études spéciales, uniquement destinées à la formation des institutrices.

Pour les garçons, en dehors de la durée normale des études, prévue pour ceux qui doivent entrer au plus vite soit dans l'industrie, soit dans le commerce, soit dans l'agriculture, nous demandons un supplément d'études d'une durée de deux ans, accordé aux catégories de jeunes gens que nous avons indiquées tout-à-l'heure. — Rien que de très naturel, semble-t-il, à cette disposition, compatible avec tout le sérieux que comporte la préparation aux situations dans l'enseignement primaire, primaire supérieur et supérieur ; la préparation aux carrières libérales et aux grandes Ecoles, préparation d'une portée sociale hautement reconnue, mais qui nécessite beaucoup de temps et une longue fréquentation des diverses Ecoles : Ecoles primaires supérieures et professionnelles, Facultés, Ecoles d'application.

N'oublions pas qu'en dehors de ces catégories d'élèves, les autres, au bout de trois années d'études dans les Ecoles primaires supérieures et professionnelles, ne sauraient rester davantage sur les bancs scolaires :

ce n'est pas hors de l'école qu'on se prépare aux carrières de l'enseignement, aux carrières libérales, aux grandes carrières en général ; *mais c'est hors de l'Ecole qu'on se prépare à la lutte économique.* Qu'un enfant, une fois armé des connaissances indispensables, entre au plus tôt dans l'industrie, le commerce, l'exploitation agricole, voilà l'idéal. Son esprit s'aiguisé au contact de la pratique des affaires, soit chez nous, soit hors de chez nous. A quinze ou seize ans, un garçon bien bâti et éclairé est assez âgé pour pouvoir se lancer progressivement et avec quelque assurance dans le tourbillon économique. Hors de l'Ecole, à cet âge, et en avant pour la prospérité de la France. Il est suffisamment préparé. En avant !

Il serait moins bien préparé pour cette lutte s'il sortait du collège et s'il sortait du collège vers les dix-huit ans ! Le collège a vécu. Il doit être supprimé, sans hésitation, pour trois raisons principales, qui paraissent déterminantes.

La première, c'est que les établissements d'enseignement secondaire sont trop nombreux par rapport à leur effectif et, par cela même, beaucoup trop coûteux, surtout au moment où il est nécessaire, plus que jamais, de faire des économies sérieuses.

La deuxième, c'est qu'il importe de ne pas créer une scission entre les enfants d'une même France, qui doivent tous concourir à sa prospérité, animés des mêmes sentiments, imbus des mêmes idées et ayant des nécessités du pays la même conception.

La troisième — non la moindre —, c'est que l'enseignement secondaire est resté trop en l'air, suspendu dans la spéculation et les brumes du rêve, alors qu'il est essentiel de voir, avec netteté et

précision ce qui, dans le domaine des réalisations les plus immédiates, doit constituer l'avenir économique de la nation. — Un pays riche peut se permettre la spéculation pure, pendant un certain temps tout au moins, quitte à perdre peu à peu de son prestige et de sa force dans le monde contemporain, réaliste avant tout; un pays éprouvé, pour se reconstituer doit renoncer, dans une certaine mesure, à la spéculation, pour se confiner presque exclusivement dans le monde des réalités qui l'étreignent et, s'imposant à lui, se présentent à lui comme des conditions *sine qua non* de son existence. — Voilà pourquoi il faut un enseignement unique, qui se propose le travail productif pour but, avec l'union nationale comme moyen. Cet enseignement unique, c'est l'École moderne qui doit le donner à l'exclusion de toute autre; c'est l'École primaire supérieure et professionnelle, telle que nous l'avons comprise et définie.

Quel programme appliquer à l'enseignement des jeunes filles qui cessent, enfin! — de devenir bas-bleus pour redevenir ce qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être : des femmes et des mères? — Le même, en général, qu'à l'École primaire, complété et plus étendu, animé du même esprit positif, avec une littérature plus approfondie; une musique plus développée; une histoire substantielle, sans qu'elle gêne et encombre l'esprit; une géographie plus appropriée à un âge plus avancé, à une maturité intellectuelle plus accentuée. — Du côté des sciences, des connaissances plus nombreuses et de plus nombreuses et complètes applications. Du travail manuel, avec plus de finesse et de goût; des leçons pratiques de coupe; de la broderie et des travaux de couture

toujours précédés de dessins. Pas de langue vivante : la langue vivante n'est pour la jeune fille, destinée à rester chez elle, d'aucune utilité pratique. Forme-t-elle au moins son esprit? C'est douteux : quelques mots de baragouin en langue étrangère ne sauraient constituer un moyen éducatif ; par contre, pour les retenir, la jeune fille perd un temps précieux et elle n'est pas éloignée, d'autre part, de considérer avec un dédain tant soit peu pédantesque les pauvres gens qui ne savent que le français !

Sans doute, il semble, à priori, que ce programme ne diffère pas sensiblement de celui qui est appliqué dans les Ecoles primaires supérieures de filles actuelles. Il en diffère beaucoup, au contraire.

Il en diffère parce qu'il élague l'Enseignement donné dans ces Ecoles des matières inutiles et encombrantes ; parce qu'il fait appel aux choses plus qu'aux mots. — Peu à peu, l'Enseignement primaire supérieur s'était habitué à lever la tête vers l'Enseignement secondaire, comme vers un frère plus grand et plus distingué ; peu à peu, il l'avait imité dans ses manières et avait cherché à se hausser jusqu'à lui ; il avait, ainsi, perdu pied ; il avait quitté son domaine, celui de la pratique, pour s'élancer dans le domaine de la spéculation : profonde erreur ! — Il faut que, désormais, il regarde en bas plus qu'en haut ; qu'il ne se grise pas de mots comme on se grise d'air ; qu'il voie les choses dans leur réalité.

Autre différence : nous proposons un programme unique pour toutes les jeunes filles, pendant toute la durée de leur scolarité, soit environ trois ans, sans aucune préoccupation de sections spéciales — sauf l'exception déjà admise en ce qui concerne les jeunes filles

se destinant à l'enseignement primaire et primaire supérieur. — Jusqu'ici, il y a eu trop de sections : section d'enseignement général, section ménagère et... tant d'autres, qu'il vaut mieux ne pas les énumérer ! Je ne retiens que les deux premières. Est-ce qu'il doit y avoir, en France, des femmes qui s'occupent de leur ménage et d'autres qui ne s'en occupent pas ? Est-ce qu'il doit y avoir, en France, des femmes qui font profession de penser, sans plus, ou d'étudier et d'autres qui travaillent manuellement sans étudier et sans penser ? Les voilà bien, pris sur le vif, les préjugés de classes et les dangers de notre enseignement qui, sous prétexte de souplesse, facilite entre femmes d'un même pays, devant y jouer un rôle identique, cette séparation coupable et qui ne devrait pas exister, dans son intérêt supérieur. — D'ailleurs, voyons les choses de plus près. Combien y-a-t-il d'élèves, dans les diverses sections des Ecoles primaires supérieures de jeunes filles, en dehors de la section d'enseignement général et, notamment, dans les sections commerciale ou ménagère ? — On peut aisément les compter.

Ces sections, considérées comme inférieures reçoivent — surtout la section ménagère — les jeunes filles peu intelligentes ou sur lesquelles, par ignorance, les parents ne peuvent veiller. Eh ! bien, il importe qu'il n'y ait qu'une section, la seule, la bonne, celle qui joint à l'enseignement général d'idées un enseignement professionnel approprié au rôle complet et bien entendu de la femme dans la France régénérée. Voilà ce qu'il faut crier hautement. Pour entretenir l'émulation dans les études, un diplôme spécial unique pourrait être délivré aux jeunes filles rentrant chez elles au bout des trois années d'école ; et ces jeunes filles devraient être l'im-

mense majorité. Le diplôme ainsi délivré — n'ayant rien de commun avec le brevet — tiendrait un égal compte des aptitudes manuelles et intellectuelles ; de la conduite et de la tenue, autant que des dons de l'esprit.

Par exception — l'exception dont il a été question plus haut —, la durée des études serait prolongée de deux années supplémentaires pour permettre à l'école de former des institutrices. Les Ecoles normales sont superflues. En fait, beaucoup d'institutrices sont nommées, qui sortent directement de l'Ecole supérieure. L'expérience professionnelle leur manque, dites-vous ? Mais en 4^e et 5^e années, pourquoi ne recevraient-elles pas, en même temps que l'éducation et l'enseignement dont elles ne sauraient se passer, l'enseignement professionnel, qui leur est non moins utile ? A côté des 4^e et 5^e années, n'y a-t-il pas, dans le même établissement, la 1^{re} année, par exemple, qui pourrait servir d'Ecole d'application ? N'y a-t-il pas des Ecoles primaires élémentaires, dans la même localité, où les futures institutrices pourraient s'initier à leur futur rôle ? Le diplôme d'institutrice, d'ailleurs, serait délivré non aux plus *savantes* de ces jeunes filles, mais surtout à celles qui enseigneraient le mieux ; à celles qui se tiendraient le mieux ; à celles qui auraient particulièrement *la vocation*. On rabattrait ainsi de la superbe de quelques-unes d'entre elles et on les ramènerait peu à peu à la conception plus nette et plus simple de leur profession ; on leur ferait comprendre qu'elles sont beaucoup moins institutrices pour gagner aisément la vie et porter de belles toilettes que pour faire avec goût et avec soin, modestement, l'éducation des enfants de la France. Pour atteindre ce but, non seulement il faut modifier la préparation des institutrices

dans un sens plus conforme à leur raison d'être, mais encore, il importe de leur donner une commune origine, pour imprimer à l'enseignement élémentaire l'unité qui lui manque. Plus d'institutrices venant du collège, avec des prétentions littéraires ou scientifiques ; ou de l'Ecole normale, avec des prétentions pédagogiques et non moins littéraires ou scientifiques. Mais des institutrices uniquement formées à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle, qui restent en contact avec le peuple et gardent bon sens et modestie.

Il importe, d'ailleurs, pour assurer dans de bonnes conditions cette unité de préparation professionnelle, de n'admettre en 4^e et 5^e années des Ecoles primaires supérieures et professionnelles que les jeunes filles qui, par leur tenue, leur goût au travail, leurs aptitudes, témoigneraient de véritables dispositions pour l'enseignement. En principe, elles seraient, durant ces deux années, boursières de l'Etat, sous condition de contracter un engagement dans l'enseignement, comme seraient boursières de l'Etat les jeunes filles qui, sorties de l'école, seraient admises dans des établissements tels que Fontenay, préparant au professorat, à un professorat adapté à l'enseignement donné dans les Ecoles primaires supérieures et professionnelles. — Les candidates institutrices, enfin, subiraient, après la 5^e année, les épreuves d'un diplôme spécial à l'enseignement. *Plus de brevets.* Il a été assez ridicule, jusqu'ici, de voir pourvues de brevets primitivement destinés à l'enseignement des légions de jeunes filles qui n'avaient pour l'enseignement ni connaissances, ni aptitudes, au grand dommage, d'ailleurs, des institutrices véritables. En un mot, encore une fois, il convient de mettre chacun à sa place.

PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR ET PROFESSIONNEL DES GARÇONS

L'enseignement dans les écoles correspondantes de garçons serait conçu dans le même esprit que celui des filles, avec une orientation plus nette vers une culture positive et une application plus méthodique et plus étendue à tout ce qui touche à l'industrie, au commerce, à l'agriculture. Et d'abord, pas plus que chez les jeunes filles, pas de divisions en sections dès le début, afin que tous les enfants suivent des cours identiques pendant un certain temps et ne se déterminent pas, dans le choix si important d'une carrière, selon un caprice quelconque. Il importe, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi pour que les enfants aient de tout ce qui est pratique une idée générale, ne méprisent, par suite, aucune des diverses manifestations de la richesse nationale, quelles qu'elles soient ; se rendent compte qu'elles sont solidaires et saisissent enfin le lien qui les unit et qu'on appelle le travail. Ce n'est qu'au bout de trois ans, durée normale des études, que quelques-uns d'entre les élèves — l'infime minorité, la grosse majorité étant rendue aussitôt au pays — parmi les plus distingués ou parmi ceux qui possèdent des ressources, peuvent consacrer deux années supplémentaires à suivre des cours spéciaux préparatoires aux carrières spéciales. Il y aurait, par exemple, une section pour la préparation au droit, à la médecine, à l'enseignement supérieur, à l'armée, aux grandes écoles ; une section pour la préparation à l'enseignement primaire

dans les mêmes conditions que dans les Ecoles supérieures de filles, les instituteurs pouvant à leur tour devenir professeurs en passant par une école telle que Saint-Cloud, qui serait à la fois littéraire, scientifique, manuelle et, par dessus tout, animée de l'esprit moderne.

En fait, donc, les établissements d'enseignement secondaire seraient supprimés. Il ne subsisterait que l'enseignement supérieur proprement dit (Facultés) — en dehors des écoles spéciales d'application —, les Facultés des sciences orientant d'ailleurs leur activité intellectuelle vers la recherche des applications de la science à l'agriculture, à l'industrie, à la médecine.

On peut objecter qu'il n'est pas admissible de faire des avocats, des médecins sans grec et sans latin et sans enseignement secondaire. Cette objection ne semble pas résister à la critique. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons de l'étude des langues mortes en général. Précisons, en nous plaçant au point de vue pratique qui nous occupe pour le moment. Et d'abord, est-il nécessaire de savoir le grec et le latin pour être médecin? C'était bon au temps de Molière, le latin de cuisine ou plutôt d'officine de Monsieur Purgon et de Thomas Diafoirus leur tenant lieu de science. Mais aujourd'hui, on sait que le latin ne fait pas découvrir le mal et qu'il ne le guérit pas. Insister sur ce point paraîtrait oiseux et ridicule pour la médecine. Il n'est pas davantage nécessaire de savoir le latin et le grec pour connaître le droit ou prononcer une belle plaidoirie. Une plaidoirie claire et substantielle est la meilleure et vaut mieux que celle des mots et des phrases à prétention de rhétorique. Quant à la science du droit, si elle a des origines surtout

latines, on peut l'étudier sans savoir le latin. A-t-on besoin de connaître le grec pour comprendre et démontrer le principe d'Archimède ? Avouons-le : nous avons surtout vécu, jusqu'ici, de préjugés, dans notre monde en principe égalitaire ; nous avons trouvé distingué d'être barbouillé de langues mortes et nous avons laissé pâlir nos enfants sur les déclinaisons de langues disparues, cependant que la vie active et productive les pressait de tous côtés. Peut-on dire, après semblable compréhension des choses de la vie, qu'on est de son temps ?

D'ailleurs — je fais toutes sortes de suppositions et de concessions — si l'utilité des langues mortes était reconnue pour des études ultérieures et plus complètes — celles des Facultés de Lettres par exemple —, pourquoi ne commencerait-on pas l'étude de ces langues dans la section préparatoire à l'enseignement supérieur (lettres) des Ecoles primaires supérieures et professionnelles et dans cette section seulement, les jeunes gens ne se destinant pas à la carrière des lettres n'ayant vraiment que faire de latin et de grec ? — Il serait trop tard à ce moment ? Point. Que de personnes déjà d'un certain âge, qui ont eu vite appris les langues mortes non parce qu'elles les ont étudiées mollement et comme *pensums*, non parce qu'elles les ont étudiées avec leur mémoire, mais, surtout, parce qu'elles sont allées les retrouver dans les textes, qu'elles ont fouillés avec bon sens et méthode et auxquels elles ont redonné la vie ! Ce qu'elles ont fait assez tard, des jeunes gens de quinze ou seize ans peuvent le faire. — Mais, à ces exceptions près, qui ne résisteraient même pas, vraisemblablement, à un examen sérieux, laissons les langues

mortes aux spécialistes, infime minorité, et tournons notre attention, délibérément, vers ce qu'il doit y avoir de vivant dans nos écoles.

Nous passons rapidement sur le programme littéraire des Ecoles primaires supérieures et professionnelles. Ce programme, nous l'avons déjà examiné pour les filles (programme des trois premières années de cours, commun à tous les élèves). Nous le maintenons pour les garçons, dans ses grandes lignes, avec la préoccupation plus que jamais constante de l'adapter à leurs futures situations dans le monde du travail et de montrer les idées sous les mots. Notre tort a consisté, jusqu'ici, à nous payer de mots. L'enseignement formaliste n'est pas de l'enseignement et ne doit pas trouver place dans nos écoles de demain. L'enseignement de l'histoire, par exemple, doit être empreint du souci de la précision et de la recherche du trait caractéristique ; il doit montrer en un puissant relief l'effort accompli par nos pères pour donner à la France son actuelle grandeur, afin que cet effort même impressionne l'élève et lui suggère la résolution virile de le continuer sans faiblir. — Il faut une géographie simple, claire, étudiée au point de vue économique autant, sinon plus qu'au point de vue physique ; une géographie comparée de la richesse des principales nations en rapports de commerce avec nous : rien n'est plus utile, rien ne provoque plus la réflexion que quelques faits et quelques chiffres à ce sujet. Quand on aura prouvé à l'enfant que l'Allemagne, avant la guerre, pour une étendue de territoire à peu près égale à l'étendue de la France, sur un sol naturellement moins riche que le sol français obtenait une culture presque double de la nôtre, on aura autrement frappé

son esprit qu'en lui faisant tracer, même au tableau noir, avec les moindres affluents, le cours du Rhône ou le cours du Rhin. Quand on lui aura dit que la Prusse, qui a fait depuis 1870 l'unité Allemande à son profit date de 1701, cet exemple sera autrement suggestif, pour lui, au sujet de la rapide extension d'un peuple méthodique, tenace et laborieux que la mort de Marat ou la description du champ de bataille de Waterloo. Et ainsi de suite : un enseignement historique et géographique choisi et concret, synthétique pour qu'il n'encombre pas la mémoire et tendant, par la connaissance des faits caractéristiques, à susciter notre énergie nationale, voilà ce qu'il faut plus que jamais.

L'étude des sciences doit être plus approfondie qu'étendue, avec un caractère pratique et le souci de continues applications à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, Point de comptabilité livresque, mais la vraie comptabilité commerciale élémentaire, avec des données sûres, non fantaisistes, et de nombreux exercices gradués. — Des mathématiques, mais des mathématiques qui, cessant d'être théoriques, purement théoriques, servent à la solution rapide et raisonnée de problèmes de surfaces, de volumes, de problèmes d'arithmétique usuelle ; — et du calcul mental, beaucoup de calcul mental : n'oublions pas qu'il est le résultat de l'habitude et, par conséquent, de la répétition. — De la physique, avec tendance continue aux applications : moins d'études sur l'hydrostatique, l'optique, l'accoustique et plus d'études avec problèmes sur l'électricité, fée moderne qui transforme tout, bouleverse tout dans le monde contemporain — Une chimie moins savante en formules et une chimie organique plus complète, avec applications aux

productions industrielles. Bref, un enseignement scientifique générateur de travail et de richesse.

Quant aux langues vivantes, si nous ne les admettons pas pour les filles, qui ne sauraient qu'en faire et qui constitueraient pour elles un luxe non exempt de quelque sottise prétention, c'est-à-dire une dangereuse perte de temps, nous ne saurions trop insister pour qu'elles figurent aux programmes des garçons. Demain, le commerce sera international. La connaissance des langues s'impose plus que jamais. L'étude de ces langues ne doit pas être particulièrement littéraire : on apprend les langues pour les parler. Non qu'il faille, cependant, négliger la langue écrite d'une manière absolue. — Tout d'abord, on se bornait aux thèmes et aux versions et Shakespeare, David Copperfield, Byron ont fait pâlir sur leurs textes pas mal de têtes françaises, pas mal d'adolescents qui savaient à peine dire correctement bonjour en Anglais, après plusieurs années de doctes et copieuses traductions et au jour même de leur baccalauréat. Puis, on en vint à l'étude des langues par la méthode directe et on tomba, du coup, dans un verbiage sans égal, fouillis de mots sans suite, mal équilibrés sur des phrases boîteuses et ne reposant sur aucune solide syntaxe. Or, la langue vivante devant être écrite et parlée, il importe de confondre les deux méthodes et d'apprendre, en même temps que les mots, la grammaire, en donnant aux traductions le ton de la lettre commerciale principalement. Ainsi, peu à peu, l'élève sera conduit à savoir traduire, à savoir écrire en langue étrangère ; peu à peu, il s'initiera au langage du commerce. Un séjour à l'étranger, après l'Ecole, fera le reste : le terrain sera préparé. Ne sortons pas de cette idée qu'une langue vivante ne vaut que par

l'utilité qu'elle procure. Il y a chez nous d'assez grands écrivains sans aller les chercher ailleurs. Il faut bien avouer, d'autre part, qu'il n'est guère possible d'apprécier des écrivains étrangers d'après leur langue, sauf de les apprécier et admirer sur commande. Seuls peuvent avoir cette prétention les spécialistes, qui connaissent la langue étrangère à fond et ont reçu, en plus, une culture générale très étendue, capable de former leur goût. Ce sont là des exceptions auxquelles il ne convient pas de s'arrêter. Apprendre une langue, c'est donc vouloir s'en servir au plus vite, dans l'intérêt général et immédiat du pays.

Même recherche de l'utile en dessin. — Il est singulier de voir, dans certaines Ecoles, de beaux dessins d'ornement, en partie exécutés par des élèves qui ne savent pas ce qu'est un croquis côté, dans un temps où toutes les constructions sont transformées; où, partout, s'élèvent de nouvelles maisons et des usines modernes, qui seraient incapables — sans être architectes, à chacun son métier — de lire un plan de maison, à plus forte raison d'établir un plan sommaire et bien assis. C'est surtout — je ne dis pas exclusivement — du dessin graphique qu'il faut, tire-ligne et compas en main; dessin dont le modèle, agricole ou industriel, se trouve sous les yeux de l'élève, qui le reproduit au décimètre et apprend ainsi à le connaître avec précision. Plus de dessin en l'air; plus de dessin de mièvreries, sauf du dessin à la plume, ayant des rapports avec l'industrie; mais laissons résolument de côté le dessin colorié de fleurs, qui a trop prévalu ces temps derniers. Dessiner des fleurs, ce n'est pas nécessairement les aimer. Combien qui en respirent le parfum avec délices, les contemplant

avec la plus grande satisfaction et qui seraient incapables de les reproduire, qui ne voudraient même pas les reproduire, tellement le dessin est pâle à côté du modèle, dans son inimitable beauté. — Ne perdons pas de temps, en un mot.

Pour ne pas perdre de temps à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle, il est encore nécessaire que l'élève, durant les premières années d'études, s'occupe de travail manuel, non d'un travail manuel comportant des spécialités, mais d'un travail manuel s'étendant à la fois au bois, au fer, à l'agriculture surtout ; enfin, à tout ce qui peut solliciter notre activité manuelle, sous ses principaux aspects. Pour la spécialisation, le temps fait défaut ; l'école ne suffit pas, d'ailleurs, à initier complètement à la pratique d'un métier déterminé. Mais ce qui importe, à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle, c'est de donner indistinctement à tous les élèves, une idée du travail manuel ; c'est d'apprendre à l'agriculteur qu'il ne peut se passer du menuisier ou du forgeron et inversement ; c'est d'apprendre aux enfants destinés aux carrières libérales, à l'enseignement ou aux grandes Ecoles en général que tous les métiers sont utiles et difficiles à exercer ; qu'il n'y a pas, dans notre société, des hommes supérieurs aux autres parce que les premiers font preuve d'activité intellectuelle, tandis que les autres s'occupent de travail manuel ; que la solidarité entre le travail manuel et le travail intellectuel n'est pas un vain mot et que du sentiment de cette solidarité dépend la prospérité du pays et le respect dû à la personne humaine, quelle que soit sa condition. Il naît donc de cette initiation de tous les enfants, pendant les trois premières années d'Ecole supérieure,

au travail manuel en général, une idée morale en même temps qu'une idée sociale précise des nécessités de la collaboration des diverses classes à l'acquisition et à la conservation du patrimoine commun. Et ce n'est pas obtenir un avantage à dédaigner que d'obtenir celui-là.

A cet avantage essentiel s'en ajoute un autre : l'acquisition de la dextérité de la main, si indispensable dans la pratique de la vie et si peu en honneur, depuis quelque temps, la main étant surtout restée dextre pour tenir le porte-plume !

A tous points de vue, il importe donc de mettre l'enfant, dès l'École supérieure, en présence des principaux métiers et de lui donner par la pratique une idée de tous, sans viser en quoi que ce soit à la connaissance approfondie de chacun d'eux ou même de l'un d'entre eux.

Ne faisons pas que de l'ajustage dans le travail du fer : le cultivateur devra forger parfois ; ne faisons pas que de l'ajustage, dans le travail du bois : le cultivateur devra, de temps à autre, réparer ses outils ou instruments agricoles ; le commerçant lui-même aura besoin de connaître, dans une certaine mesure, le travail du bois et du fer ; plus encore l'industriel. Faisons de l'ajustage, mais aussi quelque peu de forge ; prenons en main la scie et le marteau autrement que pour faire des joints ; surtout, apprenons à manier et, par conséquent, à aimer l'un et l'autre. Jadis, les rois avaient un métier manuel qui était un dérivatif à leurs occupations ordinaires. Aujourd'hui, on laisse avec dédain le travail manuel aux ouvriers — pas toujours aux bons ouvriers — dans notre siècle de préjugés sociaux aussi stupides que nombreux. Demain, l'avenir de la France, soyons-en convaincus, sera lié à la pratique généralisée du travail manuel,

et à la connaissance éclairée du travail manuel par ceux qui, ne pouvant s'associer à la même pratique, pour des raisons de goût ou de situation, au sortir de l'École, auront au moins appris, à son contact, à l'apprécier, à le respecter pour toujours et seront à même d'en mesurer toute la portée sociale et économique.

Pas plus que pour le fer et pour le bois, il ne convient de se spécialiser, à l'École primaire supérieure et professionnelle, en matière agricole, industrielle ou commerciale. L'agriculteur, l'industriel, le commerçant sont tenus de se connaître. Il ne faut pas qu'il y ait entre eux des cloisons étanches; d'autant qu'entre les trois grandes branches de la production nationale, il y a étroite corrélation, étroit parentage. Rien n'est plus sot que de voir l'industriel, le commerçant dénigrer parfois ou mépriser l'agriculture, qui nous donne le meilleur de notre richesse; ils se feraient d'elle une idée plus exacte, une meilleure opinion si l'un et l'autre, par leurs connaissances en matière agricole étaient à même d'en apprécier les difficultés et, aussi, les satisfactions matérielles et morales qu'elle comporte : difficultés sans nombre, le travail de la terre étant un dur travail ; mais satisfactions matérielles, la terre rétribuant largement celui qui l'arrose de sa sueur ; et satisfaction morale, la « tranquille paix des champs », dont parle Lucrèce, n'étant pas un mythe. Cette paix, qui subsiste, devient encore plus prenante dans notre siècle agité ; et tout en exigeant du corps, malgré les machines agricoles, encore beaucoup de peine, le labour rustique laisse à l'esprit assez de liberté pour qu'il puisse, de temps à autre, planer au-dessus du sillon et s'engourdir mollement, peu à peu, parmi les fleurs et les oiseaux, en plein air et en pleine lumière, dans la

délicieuse torpeur de la rêverie permise ! — L'état d'esprit particulariste que nous venons de signaler disparaîtrait ou, plutôt, ne serait nullement créé si, au lieu de spécialiser, en effet, dès l'Ecole, les enfants à la pratique de professions ou métiers déterminés, on les mettait en présence des principaux métiers ou des principales professions.

D'ailleurs, à quoi bon se spécialiser dès l'Ecole ? Est-ce à l'Ecole qu'on apprend l'agriculture, ou le commerce, ou l'industrie ? Non, L'erreur a été de penser autrement jusqu'ici. D'où, des fermes annexées aux Ecoles supérieures et professionnelles ; des ateliers de mégisserie, de tannerie aux Ecoles d'industrie ; des cours de comptabilité aux Ecoles de commerce. Point n'est besoin de toutes ces complications *à priori*. L'Ecole, ne l'oublions pas, doit être un moyen, non une fin en elle-même ; elle ébauche ; elle ne saurait nullement avoir la prétention de spécialiser et de perfectionner : la véritable agriculture s'apprend dans les champs de la maison paternelle ; le vrai commerce, dans une maison de commerce et la véritable industrie, dans les usines. Apprendre l'agriculture, le commerce et l'industrie à l'Ecole, c'est vouloir faire de l'Ecole la miniature ridicule de la vie. Encore une fois, de l'initiation aux professions et métiers en général et pas de prétentions à la spécialisation en ces matières, voilà quel doit être notre objectif, au point de vue du travail manuel à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle. — En agriculture, le jardin de l'Ecole suffit pour expliquer la nature du sol, les conditions de développement de la plante, l'influence des engrais appropriés, l'importance des assolements etc., etc. Une comptabilité simple et pratique, une géo-

graphie commerciale également très simple et bien à jour ; la pratique assez courante de la machine à écrire à laquelle on peut — pure habitude mécanique — recourir de bonne heure, voilà qui suffit pour le commerce. Et voici qui suffit pour l'industrie : connaissance des principales machines modernes et de leur fonctionnement ainsi que de leur utilité déterminée ; dessins relatifs à ces mêmes machines ; visites fréquentes, sérieuses et détaillées dans les usines, avec comptes-rendus non pas seulement littéraires, mais exacts et appuyés sur des croquis ; chimie industrielle appliquée ; géographie industrielle avec chiffres de comparaison entre les diverses industries internationales, voilà qui suffit pour l'industrie.

Mais, dira-t-on, les enfants, s'ils ne se spécialisent pas dès l'Ecole supérieure et professionnelle ne seront pas même aptes à entrer dans l'agriculture, le commerce ou l'industrie ? Erreur. — Sans doute, un élève, au sortir de l'Ecole, ne saurait être brusquement transformé en brillant agriculteur, industriel ou commerçant. Qui pourrait émettre semblable prétention, même parmi les partisans de l'enseignement professionnel tel qu'il est compris pour l'instant ? On ne saurait être dupe de pareille illusion, à moins de n'avoir aucune idée des avantages d'une longue spécialisation et d'une longue expérience. Mais je dis qu'un enfant non spécialisé dès l'Ecole, mais qui aura de nos divers moyens de production des idées claires et suffisantes, l'emportera sur l'enfant spécialisé dès l'Ecole à trois points de vue. Il sera plus libre, dans le choix d'un métier ou d'une profession, car on ne se détermine librement dans ce choix que quand on a des métiers ou professions une

idée suffisante en ce qui concerne leurs difficultés, leur importance, les résultats qu'on en peut obtenir. Il sera également mieux en état pour apprendre profession ou métier, au sortir de l'École, car il n'aura pas suffisamment pratiqué l'une et l'autre pour avoir contracté de mauvaises habitudes manuelles tenaces, la pratique trop exclusive et prolongée d'un métier ou profession, à l'École, conservant un caractère théorique et une tournure qui ne s'adaptent pas toujours au caractère tout à fait pratique des professions ou métiers véritables.

Que de mauvais ouvriers en bois ou en fer, que de piètres agriculteurs, commerçants ou industriels parce qu'ils ont reçu à l'École une instruction pratique manuelle trop étendue, peu en rapport avec le véritable travail sur bois ou sur fer du menuisier ou du serrurier, peu en rapport avec la véritable agriculture, la véritable industrie, le véritable commerce, la véritable comptabilité commerciale ! Et le mal est d'autant plus difficile à guérir qu'il provient d'habitudes déjà longues, sinon invétérées et de prétentions excessives, que rien ne justifie et qui trouvent seulement leur raison d'être dans une instruction scolaire prétentieuse, en effet, à velléités pratiques plus que réellement pratique. D'où la supériorité professionnelle maintes fois constatée de l'apprenti ou du commis directement entrés dans un métier ou profession, dans l'industrie ou le commerce, au sortir de l'École primaire, sur nos élèves sortis des Ecoles pratiques de commerce et d'industrie. Enfin — et c'est la troisième supériorité de l'enfant qui n'est pas trop spécialisé à l'École primaire supérieure et professionnelle sur celui qui le serait davantage —, ayant de tous les métiers,

de toutes les professions manuelles une connaissance suffisante sans être inféodé, par une pratique trop prolongée, à aucun métier, à aucune profession, il est et sera surtout dans la suite plus à même de se rendre un compte exact de la solidarité qui existe entre tous les travaux manuels et, se rendant compte des difficultés que tous comportent, il n'aura de mépris pour aucun. — D'un mot, il faut des *travaux manuels* à l'Ecole primaire supérieure et professionnelle : il ne faut pas du *travail manuel*.

Ainsi préparés, les enfants doivent entrer, au bout de trois ans d'Ecole primaire supérieure et professionnelle — sauf ceux qui prolongent, par exception, leurs études, pour se spécialiser, en 4^e et 5^e années — dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture ; à moins qu'ils veuillent exercer des métiers, lesquels seront plutôt exercés, en principe, par les enfants de l'Ecole primaire, non par dédain du métier, mais parce que les enfants de l'Ecole primaire qui ne prolongent pas leurs études ont besoin, d'habitude, de gagner leur vie au plus vite en entrant en apprentissage.

Mais où entreront-ils ? Chez qui se rendront-ils ? — Les enfants d'agriculteurs ont leur place toute faite chez eux, où ils peuvent compléter et continuer l'œuvre de leurs parents par une culture mieux comprise et plus scientifique ; où ils peuvent remplacer la main-d'œuvre disparue par les machines agricoles, appropriées à la résistance et à la conformation du terrain. Les fils de commerçants ou d'industriels se destinant au commerce ou à l'industrie entreront dans le commerce, l'industrie de leurs pères, ou dans un commerce ou une industrie plus étendus. Mais tandis que les fils d'agriculteurs pour-

ront rester chez eux, il serait bon, il serait excellent, indispensable, même, que futurs commerçants ou industriels, ouvrant enfin les yeux sur la grande industrie, le grand commerce de l'avenir, pussent voyager pendant un certain temps, avant de s'établir en France et aller au-dehors, sur place, se rendre un compte exact de l'industrie, du commerce des autres pays, des améliorations qu'ils peuvent suggérer, des débouchés qu'ils peuvent laisser pressentir, en même temps qu'il leur serait possible de se perfectionner dans l'étude pratique d'une ou de plusieurs langues.

Quant aux autres élèves de l'École primaire supérieure et professionnelle qui n'entrent pas dans le commerce, l'industrie ou l'agriculture et qui se spécialisent en 4^e et 5^e années, ils n'auront rien perdu au contact permanent de leurs camarades, trois années durant ; leur compétence ne sera en rien diminuée d'avoir vécu, pendant ces trois années consécutives, la vie de ceux qui, plus qu'eux, doivent concourir à la prospérité nationale. Le médecin, l'avocat connaîtront mieux la vie ouvrière, la vie de travail et leur esprit y gagnera en précision, c'est-à-dire en force ; également disparaîtront, entre enfants d'un même pays, les préjugés de classes qui nous ont tant affaiblis et qui sont les signes non équivoques d'une sottise vanité, c'est-à-dire d'une dégénérescence certaine de l'esprit, qui ne réfléchit plus et se laisse gagner par les mesquines satisfactions d'un amour-propre déplacé.

Pour les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement primaire et primaire supérieur professionnel, ainsi que nous l'avons rapidement indiqué plus haut, ils prépareront leurs examens (4^e et 5^e années), en qualité de bour-

siers et dans les mêmes conditions que les filles. Quant à ceux d'entre eux qui feront preuve de courage au travail et de qualités, ils passeront par Saint-Cloud, cette Ecole devenant, non une Ecole d'enseignement secondaire ou supérieure *au rabais*, mais une Ecole toute pénétrée de l'esprit moderne. Plus tard, les professeurs sortis de Saint-Cloud professeront dans les Ecoles primaires supérieures et professionnelles, à côté de contre-maîtres sérieux et compétents ; de professeurs d'agriculture également compétents et moins orateurs que démonstrateurs ; de leurs anciens camarades devenus médecins et qui s'intéresseront à l'hygiène pratique ; de leurs anciens camarades devenus avocats, ou juges, qui s'intéresseront au droit usuel et à l'économie politique également pratiques ; enfin, à côté de leurs anciens camarades devenus chimistes et qui répandront les connaissances usuelles adaptées à l'industrie et à l'agriculture. Ainsi se fera l'union nationale dans l'Ecole nationale par excellence.

Mais où placerons-nous les Ecoles primaires supérieures et professionnelles ? — Autant que possible, dans les grands centres industriels, commerciaux, agricoles, où l'esprit de l'enfant serait favorablement impressionné par la vie de travail dans laquelle il se trouverait ; où les visites d'usines, l'organisation des maisons de commerce, d'exploitations agricoles ne manqueraient pas de compléter heureusement l'œuvre de l'Ecole. En tous cas, il faut perdre l'habitude — fort coûteuse ! de créer des Ecoles supérieures et professionnelles un peu au hasard, un peu partout et pour donner satisfaction aux influences locales, Ecoles qui n'ont rien de bien supérieur ni, surtout, de bien professionnel.

Il faut le nombre pour l'entraînement dans les études.

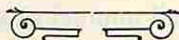
Moins d'Ecoles et plus d'élèves dans les Ecoles, c'est là un point capital. On ne se dissimule pas que la tâche, dans ces conditions, ne serait pas facile ; que les Ecoles seraient à effectifs considérables. C'est affaire d'organisation et de bonne volonté. C'est le seul moyen, en tous cas, de réaliser des économies, de stimuler les élèves et de trouver sur place maîtres et surtout démonstrations pratiques dont on a tant besoin. Deux de ces Ecoles par département suffiraient peut-être — on ne saurait *a priori* en fixer le nombre d'une manière absolue — et remplaceraient avantageusement les collèges-squelettes, qui projettent timidement leur *vieille* ombre falote sur une société nouvelle débordante d'activité.

.

En résumé, des Ecoles primaires, s'efforçant d'allier à un sentiment très net de patriotisme une culture rationnelle et positive, préparatoire à la vie pratique. — Des Ecoles primaires supérieures et professionnelles avec initiation sérieuse, pour tous les élèves, d'abord et pendant trois ans à l'enseignement en général, principalement à l'enseignement et à la pratique possible de l'agriculture, de l'industrie, du commerce; puis, continuation des études spéciales, deux années supplémentaires durant, pour les jeunes gens qui se destinent soit à l'enseignement, soit aux carrières libérales, soit aux Ecoles spéciales, *voilà pour l'organisation* ; — avec un enseignement non formaliste ; une littérature d'idées plus qu'une littérature de mots ; l'étude des sciences orientée vers leurs applications ; un travail manuel généralisé et préparant à la vie manuelle sans être trop accentué, *voilà pour les programmes*. *Et voici pour le personnel* : des professeurs

sérieux, compétents, à l'esprit lucide, conscients de leurs devoirs au point de vue non seulement moral, mais social et économique, nullement animés de l'esprit de caste et travaillant d'un même élan à l'œuvre commune du relèvement national. — Il faut que soit ainsi comprise dans son ensemble, l'École de demain, si la France veut encore longtemps prolonger sa vie et l'embellir de tous les charmes d'une existence active, appropriée aux exigences des temps modernes ; sinon, c'est la fin du pays dans la déchéance de l'inaction.

Les sciences modernes démontrent que, par la transfusion du sang, il est possible d'assurer une plus longue vie au malade, anémié à la suite de graves blessures ou de graves opérations. La France elle-même est anémiée par une vie d'avant-guerre beaucoup trop indolente et par une grave blessure : celle de la guerre. La victoire prochaine stimulera, sans aucun doute, son énergie et sa virilité. Pour assurer à cette énergie et à cette virilité le plus de durée ; pour soutenir l'une et l'autre de longs siècles encore, il importe de recourir au plus vite à la transfusion du sang et d'opérer notre beau pays. Le sang nouveau, généreux, c'est l'École nouvelle qui nous le donnera. La force de régénérescence de la race qui nous fait défaut, c'est à l'école nouvelle qu'on la puisera. — Au travail, donc ; à l'œuvre pour l'enseignement scientifique et positif : pour la France !



~~~~~

BOURGES. — IMP. V<sup>o</sup> TARDY-PIGELET ET FILS

~~~~~

